

Une dernière balade

Ecrit par Chiara B. (élève de seconde)



Je suis un homme ordinaire avec une vie ordinaire.

Mon nom est Charles, comme s'appelait mon grand-père.

Je ne l'ai jamais connu, décédé en 1896, quelques mois avant ma naissance. Dès mon plus jeune âge, je savais ce qu'étais la douleur de perdre un être cher, je savais ce qu'étais la mort, et j'en avais peur.

Aujourd'hui, j'ai soixante dix-huit ans ; et ce n'est pas la mort que je crains, mais de mourir.

Je m'autorise une balade chaque jour, à la même heure ; dans une fin d'après-midi, qu'il vente, pleuve ou neige.

Si ça ne tenais qu'à moi, je ne bougerais pas, je continuerais à prendre soin de mes terres, et d'assister fermement mes apprentis meuniers. Leur faire atteindre la perfection. Ils y arriveront, puisqu'ils le désirent.

Je n'en ai jamais eu le choix. Ce que j'aimais, c'était la peinture. Je voulais être reconnu pour ce que je dessinais.

Mais mon père ne l'a jamais accepté, et me crevait au moulin.

Il occupait mes journées, à porter des sacs bien plus lourd que ce que je ne pesais ; son but était de m'endurcir, me rendre fort, ou bien de ne plus me laisser le temps de faire ce que j'aimais vraiment.

Je l'entends encore dire,

- Ce moulin appartient à notre famille depuis des siècles. Travaille et habitue-toi dès maintenant, ce n'est pas toi qui y échappera. Tu voudrais peindre c'est ça ? Et être un homme ne te plairais pas ? Ce n'est pas avec un pinceau que tes bras se muscleront, mais avec les sacs que je te ferais porter jusqu'à ce que je ne sois plus en mesure de le faire.

Il me mettait dans la tête que mes mains devront et seront tâchées de farine, pas d'encre de couleurs.

C'est à mon vieil âge que je m'en rends compte, il ne suffit pas d'être un grand homme, il faut l'être au bon moment.

Ce n'est pas ces valeurs que j'aurais transmises à mes enfants, si j'en aurais eu.

J'ai rencontré la femme que j'aime pendant l'année de mes dix-huit ans, une année importante, gravée psychologiquement, où tu penses pouvoir tout affronter, pouvoir tout changer, tout commencer.

Elle s'appelait Louise ; elle était la cousine de mon grand ami François, et je l'avais aperçue pour la première fois pendant son déménagement, mes parents avaient aidés les siens.

Nous nous étions tout de suite entendus, et je l'appelais tous les soirs.

Sa maison était toute près de la mienne, et je pouvais la voir de ma fenêtre, assise près de la sienne, parlant à voix basse pour ne pas réveiller ses parents.

Elle était divine, une beauté naturelle, un regard innocent ; une joie de vivre et une bonté incroyable. J'en étais fasciné.

Je lui parlais pendant des heures, à lui raconter des blagues.
Je me disais que pour la séduire, je devais la faire rire ; mais à chaque fois qu'elle riait, c'est moi qui tombais amoureux.
Nous nous sommes mariés, et elle était ma plus grande victoire.
Malheureusement, elle était en incapacité d'avoir un enfant.
Ce n'est pas quelque chose de simple à admettre, mais ce n'était pas une raison de croire à un échec.
Elle ne m'a laissé aucun héritier, et cela fait un an jour pour jour qu'elle est décédée.
Cependant, elle m'a donnée mes plus belles années.

Que ce soit son conjoint, sa mère, un frère, une sœur, le deuil est toujours une épreuve.
Il n'y a pas de hiérarchie dans la douleur.
Mais perdre son épouse, la personne avec qui l'on partageait ses jours et ses nuits, s'avère être un violent traumatisme. Que les mots - « Pour le meilleur et pour le pire » aient ou non, été prononcés un jour, on avait accueilli avec joie le meilleur et avait tenté de s'accommoder du pire.
Depuis qu'elle n'est plus là, mon quotidien est bousculé, mes repères ont tous sautés, et mon cœur est brisé.
Le deuil du présent impose le deuil de ce qui a été, et le renoncement à ce qui aurait pu être. Elle a partagée mon passé, mes souvenirs ; elle m'a connu dans l'éclat de ma jeunesse, m'a vu changer, grandir, murir, vieillir.
Elle n'est plus là pour en témoigner.
Plus personne pour évoquer ces images du passé.
A mon âge, seul, je n'ai plus la force de continuer.
Mon cœur déjà touché, l'est aussi par la maladie.
Je compte mes jours et mes nuits.

Je m'autorise une balade chaque jour.
Après avoir enfilé mon manteau noir, et mon chapeau, je retournais voir mes deux meuniers, leur adresser un mot.
- « Je reviens. Vous travaillez bien. Je ne vous le dit pas assez souvent », ils avaient l'air surpris, étant de nature plutôt fermée.

Le pas de la porte traversé, je commençais à parcourir ce chemin que j'avais tant vu, tête baissée.
Depuis un an, je n'ai jamais voulu la relever.
Après une bonne vingtaine de minutes, j'arrivais au centre de la ville, toujours gorgée de monde ; j'y entendais toujours les mêmes voix, sans jamais savoir à qui elles correspondaient.
Je marchais le long des avenues, avec ma canne qui me servait de troisième jambe, et je me décidais à me diriger vers un parc que j'avais toujours fréquenté avec Louise.
Un son apaisant s'emparait de l'atmosphère, c'était du violon.
Nous avons toujours aimés cet instrument, et elle en jouait.

Cela m'attirait, et plus je m'en approchais, plus je reconnaissais un air qu'auparavant elle chantait.

Pour la première fois, depuis ce manque, j'ai levé ma tête.

Je me suis assis sur le premier banc que je voyais, et je n'ai pas seulement observé, j'ai regardé.

Comme si l'on me rendait la vue, après me l'avoir enlevée.

Une jeunesse, palpitante. Certains jouaient au ballon, certains, pêchaient, dessinaient, une autre, jouait du violon.

Une chose les réunissait, la passion.

Leur vie sera différente de la mienne.

Je n'ai plus la force de me réveiller avec autant de regrets.

Je n'aurais plus la force d'avoir plus d'une journée sans elle.

J'aurais aimé avoir su exprimer tous mes sentiments, j'aurais aimé avoir le courage de vivre comme je voulais, et pas de vivre la vie qu'on attendait de moi.

Je pourrais me faire tomber du haut du pont dressé devant moi, me faire noyer dans l'océan, me jeter dans le feu, ou même jouer avec des serpents.

Je pense qu'un homme qui a su vivre pendant presque quatre-vingts ans avec honneur saura mourir en un quart d'heure.

Se déshabituer de tout, jusqu'à soi-même.

Je m'autorise une balade chaque jour, et elle sera ma dernière.

J'étais un homme ordinaire, avec une vie ordinaire. Aucun monument ne me sera destiné, et mon nom sera très vite oublié.

Mais j'ai aimé un être de tout mon cœur, et de toute mon âme, et c'est plus que suffisant.